



Histoire

CLASSE DE SECONDE GENERALE

Proposition de : **ARTIGOT Ghislaine, Collège Suzanne Roussi-Césaire**
JANNAS Fabienne, Lycée de Bellevue

Thème 2 : XVe - XVIe siècles : un nouveau rapport au monde, un temps de mutation intellectuelle Chapitre 1. L'ouverture atlantique : les conséquences de la découverte du « Nouveau Monde »

ARTICULATION AVEC LES PROGRAMMES :

Pour la Guadeloupe et la Martinique, il convient de montrer le temps long de la rencontre et le temps de coalescence (coexistence et interpénétration de deux états sociaux d'essence différente), des premiers contacts entre les colonisateurs et les peuples des Antilles qui s'étalent de la fin XVème siècle à la moitié du XVIIème siècle.

« Ce chapitre vise à montrer le basculement des échanges de la Méditerranée vers l'Atlantique après 1453 et 1492, ainsi que le début d'une forme de mondialisation. On peut mettre en avant comme conséquences en Europe et dans les territoires conquis, le devenir des populations des Amériques, dans le cas présent, les Kallinago (conquête et affrontements, évolution du peuplement amérindien, peuplement européen, métissage, choc microbien). »

PROBLEMATIQUE(S) POSSIBLE(S)

- ➔ 1492, et après dans les Caraïbes ?
- ➔ Un « Nouveau monde » ou la fin d'un monde millénaire dans les Caraïbes ?
- ➔ 1492 : L'ouverture atlantique ou le déclin annoncé d'une société maritime caraïbe : les kallinago

MISE AU POINT SCIENTIFIQUE SUR LA QUESTION

Entre anathème et hagiographie, difficile d'écrire une histoire objective des conquêtes et colonisations des Amériques. Le renouveau historiographique a mis en lumière la diversité des situations dans un cadre commun. L'histoire des Kallinago, peuple autochtone des Petites Antilles, longtemps figée dans une lecture dévalorisante issue d'une mauvaise compréhension des sources écrites reprend forme depuis une vingtaine d'années grâce à des travaux interdisciplinaires qui apportent des éclairages sur leur origine, leurs modes de vie, leur rapport à la mer et les relations avec les Européens.

I/ Les kallinago au XVème siècle

A. Des sources à l'interprétation longtemps tronquées

On les nomme kallinago depuis moins de 10 ans. Avant, était utilisée une profusion de termes (Indiens, Caraïbes, Indigènes, Kalina¹) entretenant une confusion sur leur origine ethnique. Ils étaient qualifiés de Caraïbes violents et anthropophages, peuple envahisseur ayant éliminé les Arawak, peuple autochtone et pacifique. Depuis 2003, ils sont reconnus comme les descendants des Kalina de Guyane se nommant comme leur chef, Calinago². Les Kalina ont migré dans les Antilles ce qui a conduit au développement « d'une culture amérindienne insulaire s'adaptant aux conditions de vie de l'archipel »³. La légende des Caraïbes ayant exterminé les Arawak est née de la rencontre des Espagnols avec

¹ Histoire, géographie, *Antilles-Guyane*, manuels d'adaptation de programme Hatier international collège et lycée, 2001

² Histoire, géographie, *Antilles françaises*, cycle 3, Hatier International, 2003

³ Histoire, géographie, EMC, Histoire des Arts, Hatier International, 2012

les Taïnos dès 1492, lors du 1er voyage de Christophe Colomb. Lorsqu'il touche terre à l'île de Guanahani dans les Bahamas puis à Cuba et Ayiti, il rencontre une population « *nue..., de belle stature... et craintive...* »⁴ qu'il nomme Indiens. Eux se nomment « taïnos » ou « nitainos ». Sédentaires, ils vivent dans des villages organisés en caciquat. Ceux-ci lui apprennent que des « Caniba » ou « Cariba » mangeurs d'hommes vivent dans les îles du sud⁵ (les Petites Antilles). Pour les Taïnos, ce vocable signifie « hommes terribles ». Se forge alors le malentendu historique qui a perduré pendant plus de 5 siècles : les Espagnols nomment ce peuple des Petites Antilles « Caraïbe » et le distinguent des Taïnos des Grandes Antilles. Ce préjugé est conforté lors de la 1ère rencontre des Espagnols avec les « Caraïbes » de Guadeloupe en 1493⁶. Ils découvrent des restes humains boucanés. Les « Caniba » ou « Cariba » sont anthropophages ce qui donne naissance au mot « cannibale » à partir de la racine « Caniba » ou « Cariba », devenu synonyme d'anthropophage. Cette représentation stigmatisante d'une population considérée hors civilisation par une grille de lecture religieuse et occidentale qui se considère supérieure va se transformer en vérité historique durant cinq siècles. Ainsi sont posés les prémices d'un système colonial répressif qui s'articule autour d'une idéologie ultra-catholique et manichéenne alimentant des préjugés où toute forme de civilisation non chrétienne est perçue comme inférieure débouchant sur des discriminations, à des mesures d'exclusion légitimant le massacre des dites populations. Les cadres mentaux nient toute valeur aux cultures amérindiennes. D'autant plus que l'objectif des Espagnols est de prendre possession de ces nouveaux territoires, trouver de l'or et soumettre ces populations.

Les sources écrites postérieures perpétuent cette légende. Les premières sont rédigées par une quinzaine d'auteurs au XVIIème siècle, alors que la société kalinago a déjà été transformée par plus d'un siècle de contacts avec les Européens. Ce sont des chroniques de voyageurs, de flibustiers et de religieux missionnaires qui ont séjourné aux Antilles durant les 20 premières années de la colonisation française qui « *ont valeur d'authentiques sources historiques* »⁷. Ecrites à partir d'observations directes et de partage avec les kalinago, elles nous informent sur leur quotidien et leur description physique mais sont d'inégale valeur. La plus importante est celle du Révérend père Raymond Breton qui a vécu près de 20 ans entre 1638 et 1667 parmi les Kallinago de la Dominique et des alentours. Linguiste, il a rédigé plusieurs ouvrages dont un précieux *dictionnaire Caraïbe-Français* qui nous permet aujourd'hui de connaître la langue des kalinago et leur mode de conceptualisation. Il s'efforce de les comprendre, apprend leur langue et note beaucoup de traits culturels. Un des témoignages les plus authentiques est exprimé dans *Un flibustier français dans la mer des Antilles*. Un anonyme voyageant en tant que soldat de 1618 à 1620, nous livre de nombreux détails sur la vie et l'environnement des Kallinago en Martinique. Cependant, ces témoignages d'Européens sont avant tout centrés sur le projet de colonisation et d'évangélisation. Il faut donc les passer au crible de la critique historique car les auteurs ont une vision péjorative des Kallinago appelés « *Sauvages* », à l'exception de l'Anonyme de Carpentras⁸ qui relate une expérience positive et témoigne de leur humanité. De plus, ces sources écrites ne permettent pas de connaître l'origine des Kallinago ni leur histoire.

Ce sont l'archéologie et l'ethno-anthropologie qui ont renouvelé l'approche historique. Les artefacts archéologiques mis à jour dans toutes les Antilles ont permis de diviser le passé précolombien en deux grandes périodes⁹ :

- Un âge précéramique (objets façonnés en pierre taillée ou polie et en coquillage) correspondant à des 1ères migrations à partir de l'Amérique centrale (péninsule du Yucatan) ou du nord en direction des Antilles vers – 5000 / -4000 avt JC. Ces populations nomades maritimes seraient descendues vers les Petites Antilles vers -700/- 600 sans s'y installer : (traces de campements temporaires à l'anse Cafard en Martinique datant de -1500)
- Un âge céramique témoignant d'une culture matérielle qui correspond à une 2ème période de migrations à partir du delta de l'Orénoque et du bassin guyano-amazonien dans la 2ème moitié du 1er millénaire avt JC. Ce sont des agriculteurs nomades qui maîtrisent la technique de la céramique, ancêtres des Kallinago et des Taïnos. 3 périodes sont distinguées (Céramique Ancien de 350 avt à 400 ap JC ; Céramique moyen de 400 ap à 1250 ap JC ; Céramique récent de 1200 à la rencontre avec les Européens). Chaque période correspond à une évolution des techniques de céramiques (forme et ornementation). En archéologie précolombienne, la culture est éponyme, baptisée du nom du lieu le plus ancien où ces objets ont été trouvés, identifiés et décrits. La culture saladoïde correspond aux techniques de fabrication développées à Saladero au Venezuela et retrouvées dans les Petites Antilles (céramique ancien). Les

⁴ lettre de Christophe Colomb à Luis Santagel, intendant général d'Espagne, février-mars 1493, manuel collègue Hatier International, 2012, p 20

⁵ Jean-Pierre Sainton (dir), *Histoire et civilisation de la Caraïbe*, Tome 1, Karthala, Paris, 2015

⁶ journal du 2ème voyage de Christophe Colomb, Histoire et civilisation de la Caraïbe, op cit

⁷ *Les civilisations amérindiennes des Petites Antilles*, Musée départemental d'Archéologie Précolombienne et de Préhistoire, Caraïbes ediprint 2008 (état des lieux non exhaustif de ces sources)

⁸ *Un flibustier français dans la mer des Antilles*, Jean-Pierre Moreau, Petite biblio Payot voyageurs, Paris, 1990

⁹ entretien avec Benoit Bérard, Maître de conférences en archéologie précolombienne au département d'histoire de l'Université des Antilles

techniques de céramique évoluent ensuite de manière endogène. Il n'y a pas de trace archéologique d'une technique importée par une autre population, pas de trace d'une hypothétique invasion Caraïbe.

Enfin, les ethnolinguistes ont comparé les langues continentales et les parlers insulaires ce qui a permis d'identifier une origine ethnique commune aux Taïnos des Grandes Antilles et aux Kallinago des Petites Antilles : ces parlers sont des variantes issues d'un seul et même tronc commun appartenant à la famille linguistique arawak. Enfin, les cosmogonies des kalina continentaux sont proches de celles des kallinago et des Taïnos démontrant une parenté.

B. Les Kallinago, peuple nomade maritime à la fin du XVème

Les Antilles ont été peuplées par des migrations successives de populations céramistes en provenance du bassin guyano-amazonien (Venezuela et trois Guyanes) qui ont une origine ethnique commune Arawak. Elles ont débuté au IVème siècle avt JC à bord de pirogues communautaires appelées *kanaoua* et se sont étalées sur plusieurs siècles. Elles peuplent progressivement les îles du sud vers le Nord. Elles atteignent les Grandes Antilles où elles se fixent à partir du IIIème siècle avt JC. Au VIIème siècle, dans les Grandes Antilles, notamment à Ayiti, l'agriculture se développe ce qui favorise la sédentarisation des populations puis la croissance démographique. Elles s'organisent en gros villages hiérarchisés autour d'un chef et réalisent des productions artistiques. C'est sur cette base que se développe du VIIIème au XIIIème siècle la civilisation taïnos que les Espagnols rencontrent à leur arrivée aux Antilles. Alors qu'au sud, bien que d'origine ethnique commune, se développe une société avec des caractéristiques différentes. Ils se nomment kallinago, « hommes forts » du nom de leur ancêtre mythique éponyme¹⁰. La société kallinago composée d'environ 3 à 4000 individus dispersés sur 600 km de la Guadeloupe à Grenade, vit sur certaines îles dans des petites communautés de quelques centaines de personnes. Elle développe un mode de vie entre sédentarisation et mobilité, se nourrissant autant des ressources de la terre (petits animaux) que de la mer (poisson, crustacés, lambis) et de la cueillette. Les Kallinago sont essentiellement des marins qui naviguent d'îles en îles et attribuent à chaque île une fonction précise, comme un vaste terroir qu'ils parcourent pour subvenir à leurs besoins (ex : Martinique = *Yanacouera* : île aux Iguanes ; Guadeloupe = *Kaloucaera* : île aux gommiers ; Marie-Galante = *Aïchi* : île au coton, etc...). Les hommes sont souvent en déplacement, laissant régulièrement femmes et enfants dans les villages. Ils ne sont pas fixes mais déplacés régulièrement en fonction de la mise en jachère des terres cultivées. Construits près des rivières et du littoral, ils se composent de plusieurs cases, les ajoupas, entourant une plus grande case communautaire, le carbet, lieu de réunion mais aussi de fêtes et de rites. La *mouïna* est le lieu dédié à la cuisine. Les hommes sont polygames et peuvent avoir plusieurs femmes, signe de puissance et de vaillance. La vie quotidienne est rythmée par des rituels conviviaux montrant la forte connexion avec la nature : bain matinal, repas communautaire, soins du corps. Les tâches quotidiennes sont genrées. Les hommes chassent, pêchent, tissent des paniers, construisent les carbets et les embarcations. Les femmes cultivent des plantes dans les *ichalis* (manioc, piment, roucou...), filent le coton, soignent les malades, réalisent les bijoux, préparent les teintures et peignent les corps. Les nombreuses fêtes réunissent différentes communautés dans de grands moments de convivialité autour du partage du *ouïcou*, boisson fermentée à partir du manioc. Ils ont une connaissance des constellations leur permettant de se repérer dans le temps. « Le mouvement dans le ciel des constellations d'étoiles constituait un calendrier stellaire (...). Elles étaient regroupées en deux ensembles symboliques qui déterminaient deux saisons opposées. Le groupe de constellations dominant à l'époque des pluies (*siric, Catalayuman, Ebétiouman*) bouge dans l'hémisphère nord de la voûte céleste, en opposition symbolique avec le groupe de constellations de la période de sécheresse (*Bakamo, Achinao, Coulumon*). Les documents sur la cosmologie caraïbe ne sont qu'un échantillon d'une vaste tradition orale malheureusement perdue. « Les anciens *boyé* (shaman) avaient une connaissance beaucoup plus étendue des étoiles mais qu'ils ont refusé de la transmettre »¹¹. Les kallinago sont avant tout des guerriers qui mènent des expéditions parfois composées de coalitions issues de plusieurs îles. Les combats sont brefs et débouchent sur de nombreuses captures de prisonniers. Certains prisonniers hommes sont sacrifiés et consommés lors du *caouynage*, une cérémonie collective ritualisée dont le but est de s'accaparer la force du guerrier. Cette anthropophagie rituelle destinée à ingérer la force de l'ennemi constitue en fait une réparation. Les hommes (et uniquement les hommes) sont mangés pour récupérer la force qui a été prise au groupe quand eux-mêmes ont mangé des membres de la famille. Chez les kalina continentaux et les kallinago

10 *Relations de l'île de la Guadeloupe du RP Raymond Breton (1642)*, in Jean-Pierre Sainton (dir) *Histoire et civilisation de la Caraïbe*, Tome1, Karthala, Paris, 2015

11 S. Robou Lamarche, *Taynos et Caribes. Las culturas aborígenes antillanas, San Juan, Porto Rico*, 2005

insulaire, le corps a une puissance spirituelle. Manger un homme conduit à voler une partie de la puissance spirituelle du groupe car celle-ci est collective. Le *Boyé* s'appuie sur la force spirituelle de chacun des présents. Si un membre de cette société est ingéré par un groupe ennemi, c'est la force du groupe qui est affaibli. Il faut donc que l'autre soit mangé à son tour pour que le groupe récupère sa force. S'inscrit ainsi un cycle permanent de la vengeance par la nécessité de récupérer la puissance spirituelle prise par l'ennemi. Cette anthropophagie rituelle est d'ordre religieux dans l'objectif de maintenir l'équilibre en s'appuyant sur la puissance spirituelle de tous ses membres. C'est cette société égalitaire et proche de la nature, complexe et spirituelle qui rentre en contact avec les Européens.

II/ 1492, et après ? Les différentes phases de la colonisation des Antilles

La colonisation européenne des Antilles qui débute fin XV^{ème} siècle transforme durablement les îles et leur peuplement. Les premiers contacts ont laissé l'image d'un « choc de civilisations » préjudiciable aux Amérindiens qui semblent disparaître. Pourtant, récits coloniaux et vestiges archéologiques donnent à voir un tableau plus complexe.

A. La Conquista du Nouveau monde :

Les modalités de la *Conquista* du Nouveau Monde sont largement influencées par la culture religieuse de la fin du Moyen-Age marquée par la Réforme religieuse, les croisades et la reconquête chrétienne de Grenade en 1492. Les Espagnols en tirent un sentiment euphorique de faveur divine, la certitude d'une mission, protéger la Chrétienté. Après la prise de Grenade, ils partent redessiner le monde dans un élan façonné par la quête de foi et la quête de gloire. Ils souhaitent gagner l'Asie en traversant l'océan atlantique afin d'en ramener des épices et des richesses pour renflouer les caisses du royaume vidées par l'effort de guerre. C'est dans ce contexte que Christophe Colomb quitte l'Andalousie le 3 août 1492 avec trois caravelles et 90 hommes. Après plus d'un mois de traversée de l'Atlantique, ils touchent terre dans l'île de Guanahani¹², dans l'archipel des Lucayes (les Bahamas). Les premiers contacts avec les Taïnos sont pacifiques. Colomb et les Frères Pinzon en prennent possession au nom des deux Rois ainsi que des îles proches. La 1^{ère} phase de colonisation espagnole est fulgurante et débute après le second voyage, dès 1493, dans les Grandes Antilles à Hispaniola par le frère de Colomb, Bartolomé. La Jamaïque est occupée par Juan de Esquivel en 1509 puis Porto-Rico en 1510 par Ponce de Leon et Cuba en 1511 par Diego Velasquez. L'objectif est de trouver de l'or, d'abord pris aux Taïnos puis extrait des mines. A l'accueil bienveillant succède des soulèvements par les chefs taïnos et ciguayos¹³ surtout pour s'opposer au pillage des richesses du sol et exploitation de la main d'œuvre qui bouleverse ce monde en une génération. Le déclin démographique est rapide et effroyable à cause des massacres, déportations, épuisement au travail mais aussi du choc microbien, de la sous-alimentation et de l'état dépressif des Taïnos. La population autochtone des Grandes Antilles à l'arrivée des Européens est estimée à 4 ou 5 millions d'habitants. En 1512, ils ne sont plus que 26 700 et 125 en 1570¹⁴. La rapidité de la colonisation s'explique par le déséquilibre de l'armement (arcs et flèches contre arquebuses, épées, canons, chevaux, molosses) et la structure hiérarchique de la société. Les chefs éliminés, la société est désorganisée, divisée et plus facilement soumise. Le système des *repartimientos* instauré en 1499 est fondé sur le partage des terres entre colonisateurs qui ont autorité sur les communautés villageoises qu'ils exploitent par le travail forcé pour produire de l'or et des denrées alimentaires. En dépit de l'interdiction de l'asservissement des Indiens par la reine Isabelle et des lois successives y compris une bulle papale, les autochtones sont bel et bien réduits en esclavage.¹⁵

B. L'espace maritime des Petites Antilles au XVI^{ème} siècle, creuset des rencontres et des échanges, prélude à la colonisation.

Auparavant perçues comme marginales et délaissées, le renouveau historiographique montre à quel point les petites Antilles furent un lieu frémissant de rencontres. Jean-Pierre Moreau¹⁶ distingue trois périodes pour les petites Antilles. De 1503 à 1550 caractérisée par les affrontements hispano-indien ; 1550-1600 : « l'ère des rencontres » fréquentes et belliqueuses entre les Kallinago et les Espagnols, belliqueuses ou pacifiques avec les Européens non hispaniques, faites de trocs et d'échanges ; 1600 à 1630 : intensification des échanges et d'affirmation de présences non hispaniques,

¹² Fernando Cervantès, *Les Conquistadors*, Perrin, mars 2022

¹³ Marie-Line Mouriessse-Boulogne, *Amérindiens et Européens dans la Caraïbe insulaire*, Tome 1, Jets d'encre, 2021

¹⁴ S.F. Cook, W. Borah « Essays in population history. Mexico and the Caribbean », in *The aboriginal population of Hispaniola*, UCP, 1971 in Jean-Pierre Sainton (dir), *Histoire et civilisation de la Caraïbe*, Tome 1, Karthala, Paris, 2015

¹⁵ Jean-Pierre Sainton (dir), *Histoire et civilisation de la Caraïbe*, Tome 1, Karthala, Paris, 2015

¹⁶ Jean-Pierre MOREAU, *Les petites Antilles de Christophe Colomb à Richelieu*, Karthala, 1992, Paris in Jean-Pierre SAINTON (dir)

prélude aux implantations des Etats européens.¹⁷ Dépourvues de ressources en or et habitées par des populations belliqueuses, ce sont pour les Européens des points d'escales pour s'approvisionner en eau (les *aguaidés*) et en bois dès 1493, brefs arrêts souvent ponctués d'affrontements avec les Kallinago, ce qui renforce la méfiance des Espagnols. Ces derniers souhaitaient s'y installer pour dissuader une colonisation par d'autres pays européens et sécuriser leurs approvisionnements mais n'avaient pas les moyens matériels et humains d'occuper ces petites îles et de riposter aux attaques des kallinago et des corsaires. D'autant plus que dès 1520, il y a un glissement spatial des moyens matériels et humains espagnols vers le continent pour capter les richesses des empires aztèques (Mexique) et inca (Pérou). De ces contacts belliqueux avec les Espagnols naît une haine persistante des kallinago à leur égard, alimentée par les Taïnos venus se réfugier dans les Petites Antilles. Tout au long du XVIème siècle, les Kallinago poursuivent leurs attaques contre les îles du nord. Les Espagnols ripostent par des raids de représailles. La fragmentation en îles, la maîtrise de l'espace maritime et de ses courants, la connaissance des constellations, du soleil et des saisons sont de précieux alliés dans la résistance des kallinago à l'invasion européenne durant tout le XVIème siècle. Ce siècle est également riche de rencontres et d'échanges, interactions sur un temps historique assez long, prélude au processus de colonisation. Plus d'un siècle de fréquentation de l'espace insulaire antillais permettent aux Européens de progressivement maîtriser cet espace maritime dans la territorialité large orientée nord-sud qui est celle des Kallinago. Rencontres et échanges sont facilités par un espace maritime où l'on navigue à vue et rend l'appropriation définitive des terres, tardive. A partir des années 1520, l'arc antillais est de plus en plus fréquenté par des aventuriers européens de toutes nations qui entretiennent des rapports d'échanges avec les kallinago et grignotent le domaine antillais hispanique. Activités de course et de piraterie côtoient des activités de commerce légales ou illégales, l'ensemble des acteurs oscillant entre relations d'échanges ou parfois d'hostilité avec les Kallinago. Au tournant des XVIème et XVIIème siècle les activités économiques d'échange intra-caraïbe se développent entre boucaniers implantés dans des îles, flibustiers, corsaires, pirates, marchands, contrebandiers, monde européen qui crée un véritable circuit économique en s'articulant à partir de l'île de St Domingue, de St Christophe et Nevis. Les flibustiers notamment les Français fréquentent les Petites Antilles pour des haltes plus ou moins longues nouant des contacts majoritairement pacifiques et pratiquant des échanges avec les kallinago. Ces longs contacts plutôt amicaux avec les Européens non hispaniques modifient la société kallinago en y introduisant des produits qui intègrent leur propre système de vie et modifient leur perception du monde (quincaillerie, coutellerie, hameçons, haches, toiles, cordages, alcools forts, culture de tabac, de bananes et de canne à sucre destinées aux échanges, adaptation de la voile sur leurs pirogues, développement de l'esclavage domestique et de trocs de captifs, intégration de mots européens dans leur langue).¹⁸

C-La colonisation des Petites Antilles

Les tentatives de colonisation du premier quart du XVIIème siècle sont brisées net par les Kallinago. L'installation durable des Européens n'est effective qu'à partir de 1620-1630 et s'inscrit dans cette longue fréquentation de l'espace circum-caraïbes, de la connaissance des réalités insulaires et de la maîtrise progressive de la totalité de l'espace antillais. La colonisation se traduit par un glissement du monde marin à la terre dans l'objectif de cultiver du tabac pour l'exportation en Europe à partir des années 1610 car les petites Antilles ont été intégrées aux grands axes de commerce est-ouest. Les premières installations sont le fait d'aventuriers anglais et français à St Christophe en 1625, anglais à la Barbade en 1627. Menés par des personnalités et soutenus rapidement par leur roi respectif, ils allotissent des terres sous forme de concession. Si à Barbade l'implantation se fait à l'aide d'*Allouagues* venus de Guyane qui introduisent des cultures de subsistance, à St Christophe, elle débouche, en 1627, sur le massacre d'un millier de Kallinago par une alliance franco-anglaise car ils sont devenus des concurrents gênants dans l'appropriation des territoires et des ennemis potentiels, débutant le cycle des «guerres euro-caraïbes » (1627-1660).¹⁹ La résistance dans les Petites Antilles qui a débuté dès la présence espagnole se poursuit jusqu'à la fin du XVIIIème siècle. Au début du siècle, les principales communautés kallinago se concentrent dans l'arc méridional des Petites Antilles. La colonisation européenne investit progressivement les îles voisines à partir des îles du nord (St Christophe et Nevis). La Martinique et la Guadeloupe sont colonisées en 1635, Marie-Galante en 1648, Ste Lucie et Grenade en 1650 comme les Grenadines et St Vincent, tous lieux de farouche résistance des Kallinago. Les Anglais vont choisir de s'installer dans des îles où la présence amérindienne est réduite (Saint-Christophe, Nevis, Antigue), voire nulle (Barbade). A l'inverse, les Français

¹⁷ Jean-Pierre Sainton (dir), *ibid*

¹⁸ Jean-Pierre Sainton (dir), *ibid*

¹⁹ Jean-Pierre Sainton (dir), *ibid*

vont prendre possession des principales îles caraïbes. Ainsi, alors que ces premiers temps de la colonisation des Petites Antilles sont marqués par une cohabitation dans les îles entre les Amérindiens et les Européens, les échanges, l'interpénétration entre les Français et les Kallinago en furent renforcés²⁰. Une atmosphère d'insécurité permanente flotte sur les terres colonisées régulièrement soumises à des raids offensifs kallinago dont la Dominique (*Waitikabuli*) est la terre-mère. En dépit des différents accords conclus entre eux et les Européens, l'insécurité et les raids continuent que ce soit du fait des uns ou des autres protagonistes, motivés par la poussée expansionniste des Européens. Les kallinago bénéficiant parfois de l'appui des Africains marrons (des esclaves en provenance d'Afrique y sont introduits dès la 1^{ère} décennie du XVI^{ème} siècle), les Anglais et les Français coopérant de 1627 jusqu'au traité de 1660. Les kallinago sont socialement structurés à partir des familles, clans et tribus sur chacune des îles, les relations entre groupes tissant des réseaux familiaux, sociaux et culturels motivant les coalitions lors des grandes batailles. Il n'y a cependant pas d'union politique, les assemblées de guerriers et 2 à 3 grands chefs par île jouant un rôle politique et militaire. La mer tient un rôle essentiel dans cette guerre qui se joue sur terre et sur l'espace maritime autour de St Christophe et Antigue au nord et des cinq îles du sud (Guadeloupe, Martinique, Ste Lucie, St Vincent et Grenade). La guerre culmine en 1658-1659. Le traité de 1660 découle de compromis successifs plus que d'une défaite militaire ou d'une extermination, même si le rapport démographique devient défavorable aux Kallinago dans le temps. Les Anglo-Français souhaitent pouvoir continuer la colonisation dans la paix. Les Kallinago souhaitent préserver l'essentiel de leur territoire face à l'afflux d'Européens²¹. De plus, l'arrivée des Hollandais expulsés du Nordeste brésilien par les Portugais transforme rapidement les Petites Antilles en îles à sucre basée sur un nouveau type d'exploitation économique, l'habitation sucrerie, avec défrichement massif et l'importation d'une main d'œuvre servile. Ce nouveau système ne peut s'accommoder de la situation antérieure de cohabitation. Le 30 mars 1660, 15 chefs amérindiens concluent avec les seigneurs-propriétaires des îles du sud le traité de Basse-Terre qui aboutit à l'expulsion des Kallinago des îles occupées. Les îles de Saint-Vincent et de la Dominique désignées « îles neutres » leur sont laissées. Les autres îles sont abandonnées aux Européens. Jusqu'en 1763, les îles neutres servirent de refuge aux Kallinago²². Les Kallinago ne disparurent pas des îles colonisées où ils sont régulièrement recensés dans la population (ex : en Martinique) mais furent peu à peu absorbés dans la société. Jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle, les guérillas persistent à la Dominique et St Vincent pour préserver leur territoire. Les Kallinago continuent de circuler dans les Antilles jusqu'au début du XX^{ème} siècle. Les nouvelles sociétés coloniales sont des sociétés terriennes sur des terres insulaires. La rupture avec l'antériorité kallinago reposant sur une vision plus globale archipélagique et moins exclusivement tournée vers la terre est sur ce point nette. La mer prend désormais une autre fonction. Elle continue de relier les nouvelles sociétés terriennes insulaires mais instaure une nouvelle culture atlantique dans une direction ouest-est en les reliant à l'Europe au détriment de l'ancien axe longitudinal sud-nord. Cet étirement dans la durée du processus colonial dans les Petites Antilles et la coexistence des cultures, expliquent la persistance d'héritages amérindiens²³.

III/ Un héritage longtemps minoré

Si les Kallinago sont très affectés par la colonisation, les interactions et échanges ont débouchés parfois sur des métissages et ont permis la transmission d'héritages divers parvenus jusqu'à nous.

A. Unions et métissages ?

Trois siècles d'interactions ont nécessairement impacté les populations en contact. Des unions ont eu lieu ; des enfants en sont nés. Dans les petites Antilles cependant, le métissage génétique semble plus mesuré que dans d'autres colonies américaines comme celle de la Nouvelle France. La défiance des Kallinago envers les Européens a toujours été très forte dès lors que le projet de colonisation s'est mis en œuvre menaçant leurs territoires. Au cœur du projet d'évangélisation des missionnaires, ils se sont montrés rétifs. Aussi, si des cas de mariage entre Français et Amérindiens

²⁰ BERARD B. et G. LAFLEUR, « Français et Indiens dans les Caraïbes au XVII^e siècle » In Mickaël Augeron et Gilles Havard (Dir), *Français et Indiens d'Amérique : histoire d'une relation singulière, XVI^e-XXI^e s.*, Paris, Rivages du Xantons, Collection : Mondes Atlantiques, 2013, pp. 53-64.

²¹ Jean-Pierre Sainton (dir), *ibid*

²² BERARD B. et G. LAFLEUR, « Français et Indiens dans les Caraïbes au XVII^e siècle » In Mickaël Augeron et Gilles Havard (Dir), *Français et Indiens d'Amérique : histoire d'une relation singulière, XVI^e-XXI^e s.*, Paris, Rivages du Xantons, Collection : Mondes Atlantiques, 2013, pp. 53-64.

²³ Jean-Pierre Sainton (dir), *ibid*

sont mentionnés dans les registres paroissiaux ou dans les chroniques²⁴, ils sont peu nombreux. Les ancêtres de l'homme politique Louis-Ernest Deprogès en sont un des rares exemples²⁵. Loin des unions officielles, les mentions des racines amérindiennes se retrouvent parfois dans les registres paroissiaux mais aussi dans les expressions du quotidien. En Guadeloupe, l'expression « bel chivé zié koupé » (jolis cheveux et yeux en amande) décrivant les jeunes filles y fait référence. Dans son étude portant sur 7 paroisses de la Martinique, l'historienne Jessica Pierre-Louis²⁶ ne dénombre cependant que 21 personnes métissées d'Amérindien sur plus de 3000 actes entre 1680 et 1793. Retracer leurs origines est difficile tant leurs dénominations y sont variées : « sauvages », « Indiens », « caraïbes », « brésiliens ».

La colonisation et le développement de la traite négrière, du XVIIe au XIXe siècle, ont pu faire oublier un temps toutes traces des premiers peuples ayant occupé les îles de l'archipel caribéen. La société coloniale hiérarchisée en partie autour du préjugé de couleurs ne semble reconnaître que deux groupes : les Blancs et les Gens de Couleurs. L'arrivée des populations noires mises en esclavage a pourtant mené à de nouvelles alliances et formes de métissages. Les esclaves africains ont pu parfois trouver des soutiens auprès des Kallinago. Certains marrons qui ne pouvaient se réfugier dans les mornes ou dans les forêts des petites îles n'hésitèrent pas à prendre la mer. Le Père Labat raconte ainsi que ces derniers se réfugiaient à Saint-Vincent où les Kallinago donnaient « aux fuyards toute la commodité possible de se sauver des Habitations de leurs maîtres ». Les *Black Caribs* (Caraïbes noirs) aussi appelés Garifunas (« mangeurs de manioc ») sont ainsi nés des unions entre esclaves africains et amérindiens au début du XVIIe. Aujourd'hui réfugiés principalement au Honduras et à Belize, ils ont conservé en partie les traditions de leurs ancêtres. Mais c'est dans les îles « neutres » laissées aux Kallinago suite au Traité de Basse Terre, et principalement à la Dominique, que les traces sont les plus visibles. En effet, en 1903, la création de la réserve *Kallinago Territory* a permis aux descendants d'avoir les ressources de préserver et diffuser la culture Kallinago.

B. Héritages

Les héritages des Kallinago sont très présents dans notre langue au quotidien. Si les échanges entre Européens et Amérindiens étaient principalement non verbaux lors des premiers contacts, très vite les uns et les autres apprennent des rudiments de la langue de l'Autre, maîtrisant un « baragouin » qui leur permettent de communiquer. Certains, comme les missionnaires, ont une connaissance plus poussée des indiens avec qui ils échangent plus souvent. Ils servent d'intermédiaires. Le cas du jeune dieppois, Jean Jardin, enlevé par les Amérindiens et élevés par eux, est un exemple de ceux qui transmettront les rudiments de la langue et de la culture qu'ils ont appris à maîtriser.

Ainsi, on retrouve des termes d'origine kallinago principalement dans la dénomination de la faune et de la flore dont ils transmettent les usages aux Européens. Ce sont des mots tels que le giraumon (petite cucurbitacée), le maracuja (ou fruit de la passion), pour désigner des fruits et légumes ; le manioc (proche de l'opossum), l'anoli (petit lézard), le kayali ou le malfini (des oiseaux), pour des animaux. Le coui, où sont préparés les repas ; le canari où ils sont cuits, sont des traces de la civilisation kallinago dans le domaine culinaire aux Antilles. De même, la préparation du manioc, au centre de leur alimentation, transmise aux premiers colons, est toujours présente dans la cuisine caribéenne (sous forme de cassave, de farine appelée couac en Guyane, ...). Les pêcheurs antillais qui attrapent les balaous et les titiris en lançant leurs sennes au pipiri reprennent les gestes et le lexique des Amérindiens. Ils utilisent aussi le gommier, embarcation faite d'une seule pièce à partir d'un tronc de cet arbre, qui rappelle la *kanawa* des navigateurs kallinago. Enfin, cet héritage kallinago est aussi présent dans la toponymie des communes ou des quartiers. Ainsi, en Martinique, plusieurs d'entre elles reprennent notamment les noms de chefs comme Pilote (Case-Pilote ; Rivière-Pilote) ou encore Arlet, Macouba, Macabou ; Carbet ou Ajoupa-Bouillon font référence à la dénomination des habitats amérindiens.

Les héritages Amérindiens questionnent l'histoire et le patrimoine des Antilles française et plus largement celui de l'espace caribéen. En effet, on retrouve toutes ces traces, ces usages, de façon plus ou moins marquée, dans toutes les îles. Il y a donc un lien, une unité mise en avant par l'histoire de cette société maritime, mobile, habituée à naviguer d'île en île, fonctionnant en réseau. Alors que la colonisation, menée par des empires concurrents, a eu tendance à isoler (Exclusif colonial, ...) plutôt qu'à créer des ponts, la (re)découverte des racines kallinago invite à la

²⁴ ROUX Benoît, « Français et Amérindiens une relation complexe », Podcast les cours d'histoire, STORIAVOCE, 2022

²⁵ Les Amérindiens des petites Antilles à travers les sources et la littérature du Vème siècle avant JC à nos jours. Musée départemental d'archéologie et Conseil Général de la Martinique. 2011

²⁶ PIERRE-LOUIS Jessica Les Libres de couleur face au préjugé : franchir la barrière à la Martinique aux XVIIe-XVIIIe siècles. Thèse. UAG, 2015.

« déconstruction du mythe colonial, qui a promu une ethnicisation exacerbée et manichéenne (des) populations » comme l'explique l'archéologue B. Bérard, et répond à une quête identitaire des hommes et des femmes issus de tous ces métissages.

C. Histoire et mémoires

L'intérêt pour l'héritage amérindien débute timidement à la fin du XIXe siècle dans les Antilles françaises et est d'abord le fait de scientifiques. Il est lié au développement de l'archéologie dans ces îles. Dans les années 1930, les premières fouilles sont réalisées sous la direction de R.P Delawarde. Les années 1960-1970 voient l'inscription du patrimoine amérindien dans le patrimoine antillais. En effet, en 1961 se tient à Fort-de-France le premier Congrès international d'études des civilisations précolombiennes des Petites Antilles. En 1965, Edgar Clerc organise la première exposition consacrée aux cultures amérindiennes en Guadeloupe. S'ensuivent l'ouverture du Parc des Roches Gravées de Trois-Rivières, dans cette île, et du Musée d'archéologie en Martinique. Les publications scientifiques sur les Kallinago ou les Tainos se multiplient. En 2006 est créé un poste de maître de conférences en archéologie précolombienne à l'Université des Antilles et de la Guyane. Son enseignement est intégré à la licence d'histoire. Parallèlement, avec la création de l'UNESCO en 1946 s'impose progressivement, à l'échelle mondiale, mais aussi en France, l'idée de protection du patrimoine culturel et naturel. Se développe une archéologie préventive qui permet des découvertes en amont de la mise en chantier de certains sites. Les citoyens sont également sensibilisés à ces problématiques et signalent les artefacts découverts.

L'archéologie a permis de déconstruire certains mythes construits soit par les Européens soit par les Antillais eux-mêmes. Les dernières recherches ont abouti à une relecture de l'histoire des kalinago qui s'était imposée via les chroniques ou l'iconographie diffusés par les Européens. D'autres sciences, comme la géographie ou la géologie ont aussi permis de questionner certaines légendes construites alors que la colonisation était décriée et que les Kallinago étaient présentés comme ses premières victimes. C'est ainsi que s'est diffusé le mythe du tombeau des Caraïbes, en Martinique, matérialisé par l'œuvre de Chantal Hippocrate, entre les villes de Saint-Pierre et du Prêcheur. On y fait référence au « saut de la mort collectif » d'un groupe de kalinago qui se seraient jetés à la mer, préférant la mort à la reddition aux Européens. Cependant, la géographie du lieu et les témoignages des contemporains laissent à penser que cet événement se serait déroulé à Grenade et non en Martinique. Ces 20 dernières années, les Kallinago sont devenus pour certains les symboles de la résistance face à l'invasion européenne. La découverte à l'Anse Bellay, en Martinique, d'un cimetière d'esclaves au-dessus de tombes amérindiennes contribue à renforcer ce sentiment. Cet espace, aujourd'hui délimité, est devenu tout à la fois un lieu de mémoire et un lieu d'histoire. Lieu de mémoire, il a vu l'érection d'une stèle où l'on peut lire : « En ces lieux reposent des hommes et des femmes rompus par le travail forcé. Respé ! ». Nombreux ceux qui viennent s'y recueillir dans le cadre des célébrations du 22 mai. Un lieu d'histoire avec des panneaux informatifs relatant les découvertes des fouilles menées.

Etymologiquement, le mot patrimoine renvoie à l'héritage paternel. Ce « père », ces racines, que les peuples des Antilles, issus de multiples métissages cherchent encore ? Elevés dans une histoire coloniale aux visées assimilationnistes visant à les nourrir de la métropole, de la Mère Patrie, de l'Europe, ils se sont ensuite tournés vers les racines africaines, celles liées au déracinement, à la mise en esclavage des noirs amenés comme main-d'œuvre aux Amériques. C'est A. Césaire et le mouvement de la négritude ; F. Fanon et son combat en Algérie... Mais dans les années 1990 se développent les discours sur l'antillanité et la créolité. Loin d'une vision manichéenne du monde héritée de la période coloniale, les Antillais étaient invités à (re)découvrir une partie de leurs racines nécessairement multiples. Les Kallinago trouvent ainsi petit à petit leur place dans les mémoires et l'histoire antillaises. Les héritages amérindiens participent à la construction d'une identité antillaise. Si le patrimoine peut être considéré comme un instrument de résilience, dans l'espace caribéen marqué par le choc du contact, la colonisation, la traite négrière... le patrimoine kalinago peut aussi être considéré comme un facteur de reliance²⁷. Des lieux de mémoire fleurissent ça et là. En Martinique, au Marin, une trigonolithe (pierre bleue à 3 pointes) trône au centre d'un rond-point alors qu'à Fort-de-France, au Grand Port Maritime a été installée une stèle *kanawa*. La municipalité des Trois-Îlets a, elle, fait le choix de l'inauguration d'une « place kalinago ». La collectivité Cap Nord mise sur la richesse des sites amérindiens du Nord Caraïbe comme celui du Lorrain. Elle propose sur sa chaîne youtube des capsules vidéo présentant des aspects de la

²⁷ Au sens d'appartenance sociale. « appartenir à une communauté dont on partage ou refuse le sort heureux ou malheureux » Roger Clause, *Les Nouvelles*, Éditions de l'Institut de Sociologie, 1963

vie quotidienne ou des héritages des Kallinago. Des associations telles que KARISKO en Martinique ou Kalina Gwada, en Guadeloupe œuvrent à la valorisation et à la réappropriation du patrimoine kallinago dans les Antilles Françaises.

1492 et l'ouverture de l'Atlantique aux Européens a marqué le déclin des Kallinago dans la Caraïbe. Leurs héritages sont pourtant nombreux. Les contours de cette société maritime sont aujourd'hui mieux connus. Ils nous invitent à repenser notre rapport à l'espace, à la mer... Loin d'une insularité-isolation, ils ont expérimenté l'archipel et ses réseaux. Société maritime mobile, ils ont fait preuve de résilience s'adaptant aux aléas climatiques et sismiques de la région... puis aux attaques des Européens.

CAPACITES ET METHODES

- Mettre un événement ou une figure en perspective :
- Identifier les ressources et les contraintes d'une situation historique.
- Procéder à l'analyse critique d'un document selon une approche historique
- Mettre en œuvre le changement d'échelle → histoire globale
- Pratiquer différents langages en histoire, construire une argumentation historique, utiliser le numérique, coopérer et mutualiser

PIEGES A EVITER

- Il est important d'étudier les sources des documents étudiés avec les élèves (textes ou iconographies) afin de montrer qu'il y a une vision qui se construit. Celle-ci servait alors un projet mais ne correspond pas à des réalités révélées par les recherches récentes.
- Attention à l'usage du mot génocide dont la définition juridique est précise. Si certains historiens l'emploient il convient alors de les citer et d'explicitier avec les élèves. D'autres termes sont à envisager comme ethnocide, ...

RESSOURCES

Documents et Pistes d'activités : Voir Genially « Kallinago »

<https://dgxy.link/kallinagos-acmartinique>

Bibliographie et sitographie indicatives

Les Amérindiens des petites Antilles à travers les sources et la littérature du Vème siècle avant JC à nos jours. Musée départemental d'archéologie et Conseil Général de la Martinique. 2011

Benoît Bérard, *Historique de la recherche archéologique précolombienne dans les Antilles : gros plan sur la Caraïbe francophone*, <https://hal.univ-antilles.fr/hal-01290831>, 2016

Benoît Bérard, *Caraïbes et Arawaks, caractérisation culturelle et identification ethnique. Les civilisations amérindiennes des Petites Antilles*, 2004. fhal-01677455f

Benoît Bérard. *De l'archéologie précolombienne au patrimoine antillais : la patrimonialisation des héritages Amérindiens en Martinique et en Guadeloupe*. Outre-Mers Revue d'Histoire, Société française d'histoire d'outre-mer, 2014, 102 (382-383), pp.237-251.

Benoît Bérard, Gérard Lafleur. *Français et Indiens dans la Caraïbe, XVIe-XVIIIe siècles*. Havard G. et M. Augeron. Un continent en partage. Cinq siècles de rencontres entre Amérindiens et Français, Les Indes Savantes-Rivages des Xantons, pp.53-64, 2013, 97

Benoît Bérard, Jean-Yves Billard, Thierry L'Etang, Guillaume Lalubie, Costantino Nicolizas, Bruno Ramstein and Emma Slayton, "Technologie du fait maritime chez les Kallinago des Petites Antilles aux XVI^e et XVII^e siècles", *Journal de la Société des américanistes*, 102-1 | 2016

Benoit Bérard (coord.), Martinique, terre amérindienne. Une approche pluridisciplinaire, Sidestone Press. 2013
Boulogne-Mouriesse Marie-Line, Amérindiens et Européens dans la Caraïbe insulaire (1492-1804), T1 et 2, Jets D'encre 2021.

Celma Cécile (dir) *Les civilisations amérindiennes des Petites Antilles*, Conseil général de la Martinique, 2011

Grundberg Bernard (coord.), *A la recherche du Caraïbe perdu. Les populations amérindiennes des Petites Antilles de l'époque précolombienne à la période coloniale*. Paris : Editions L'Harmattan. 2015.

ITHANY Jennifer, Transculturation et perspectives féministes chez les Amérindiennes caribéennes kalinago et garifuna, Sous la direction de Madame Patricia DONATIEN Maître de conférences- HDR, Thèse de doctorat en Etudes anglophones, 15 décembre 2017 file:///C:/Users/Ghislaine/Downloads/THESE_ITHANY.pdf

Perrot-Minnot Sébastien, *La mythologie kalinago*, 2021 <https://construire-ensemble.org/2021/09/02/la-mythologie-kalinago/>

Perrot-Minnot Sébastien, *L'épopée du peuple Garifuna, L'histoire des « Caralbes Noirs », Revista D, Prensa Libre*, Guatemala, avril 2020.

Henry PETIJEAN ROGET, L'héritage amérindien, Mission académique maîtrise des langages Guadeloupe :

https://www.ac-guadeloupe.fr/circonscriptions/bouillante/docindex5a/lang_kreyol_25.pdf

Jean-Pierre Sinton (dir), Histoire et civilisation de la Caraïbe (Guadeloupe, Martinique, Petites Antilles), Tome 1, le temps des Genèses, des origines à 1685, Ed Maisonneuve et Larose, 2004

Podcasts

COURS D'HISTOIRE STORIAVOCE avec Benoit Roux

Les indiens des Petites Antilles

La vie quotidienne des Amérindiens des Petites Antilles (XVIIe)

Français et amérindiens une relation complexe.

Capsules vidéo

OLIWON LAKARAYIB (Chaîne Youtube <https://www.youtube.com/channel/UC-vUB1gbGRBPBEIh3sAcDOQ>) a réalisé 3 capsules vidéo à destination du grand public sur les populations Kallinago.

1. Et si les « méchants » Caraïbes n'avaient pas éliminé les « gentils » Arawak
2. Et si les Kallinago étaient bien plus que des « sauvages » ?
3. La colonisation européenne qui débute au XV^e siècle a-t-elle provoqué la disparition des Kallinago aux Antilles ?

ECRABET Matthieu, archéologue martiniquais, produit « La minute ABAKETA », de mini-capsules vidéo qui nous invitent à découvrir un aspect, un mot de la civilisation kalinago.

Episode 1 : <https://www.youtube.com/watch?v=hmwKqGyGHLI>